

Don. C'est encore à la civilisation de Saltovo que se rattachent aussi une série d'autres objets, surtout les armes et les parures qui trouvent leurs analogies aussi bien au cimetière de Verhne-Saltovo que dans d'autres cimetières contemporains appartenant à la même civilisation. L'auteur insiste assez longuement sur ces analogies, mais sans passer à des conclusions plus amples.

En ce qui concerne le rite funéraire, la nécropole de Novi-Pazar présente des analogies avec les découvertes faites dans la région du Don, à savoir les tombes d'inhumation dans des fosses des nécropoles de Verhne-Saltovo et de Maiatzk (les inhumations dans des fosses se rencontrent dans ces nécropoles en même temps que celles dans des chambres) et avec la nécropole de Zlivkïnsk, c'est-à-dire dans la région où ont vécu les Protobulgares.

C'est pourquoi, si l'on tient compte d'une part des analogies de la nécropole de Novi-Pazar (tant en ce qui concerne le rite funéraire que l'inventaire des tombes) avec les nécropoles appartenant à la civilisation de Saltovo du Don, et d'autre part du fait que, pour la période plus ancienne, de tels ensembles ne sont pas connus dans la Péninsule Balkanique, la nécropole de Novi-Pazar doit être attribuée aux Protobulgares. Du moment que dans l'inventaire de la nécropole de Novi-Pazar n'apparaissent que des éléments spécifiques de la civilisation de Saltovo, avec laquelle les Protobulgares sont arrivés dans la Péninsule Balkanique où ils l'ont apportée de la région du Don, cette nécropole appartient, à notre avis, à la période de début de l'établissement des Protobulgares dans la Péninsule Balkanique, c'est-à-dire à la fin du VII<sup>e</sup> siècle et au VIII<sup>e</sup> siècle. Le

rite funéraire, spécifique d'une population nomade, le confirme également. Pour l'attribution de ce cimetière aux Protobulgares et sa datation de la fin du VII<sup>e</sup> siècle et de la première moitié du VIII<sup>e</sup>, s'est également prononcé l'archéologue bulgare N. P. Mavrodinov<sup>2</sup>. St. Stancev<sup>3</sup> partage lui aussi cette opinion.

En tenant compte des caractéristiques du rite funéraire de la nécropole de Novi-Pazar, que nous attribuons aux Protobulgares, on peut encore préciser que le groupe qui lui correspond dans la civilisation de Saltovo de la région du Don (c'est-à-dire le groupe des tombes d'inhumation dans des fosses) doit être attribué aux Protobulgares, tandis que le groupe des inhumations dans les tombes à catacombes, ou à chambre funéraire, peut être attribué à d'autres populations d'une civilisation matérielle semblable (Alains, Khazares).

Ainsi que cela a été établi ces derniers temps, la civilisation de Saltovo de la région du Don prend ses origines dans la civilisation sarmato-alane de la même région. C'est pour cette raison que la civilisation de Saltovo conserve une série de traits sarmates, tant en ce qui concerne le rite d'inhumation que le reste des objets (surtout les cruches cendrées)<sup>4</sup>. Ces traits se reflètent certainement aussi dans la nécropole de Novi-Pazar et ce sont eux justement qui ont — probablement — induit en erreur l'auteur en le déterminant à considérer l'élément sarmate comme une composante ethnique essentielle dans la nécropole de Novi-Pazar, et à dater, sur cette base, la nécropole d'une époque beaucoup plus ancienne.

MARIA CHIȘVASI-COMȘA

CONSTANTINE PORPHYROGENITUS, *De Administrando Imperio* (greek text edited by Gy. Moravcsik, english translation by R.J.H. Jenkins), Budapest, 1949, 347 p.

L'édition critique du *De Administrando Imperio*, entreprise dès 1926 par le professeur Moravcsik, constitue l'une des réalisations essentielles enregistrées par les études byzantines au cours de ces dernières années. La collaboration du savant hongrois avec le professeur Jenkins, du King's College de l'Université de Londres, a également apporté à l'établissement du texte quelques utiles conjectures et émendations.

Ce traité écrit entre les années 948 et 952 et destiné par l'empereur Constantin VII à préparer son fils Romain II à sa future mission impériale, doit son nom de *De Administrando Imperio* à son premier éditeur, J. van Meurs (1611). Il renferme une mine d'informations géographiques, historiques, diplomatiques et ethnographiques concernant les multiples peuples voisins de l'empire byzantin, amis et ennemis et jette plus d'une lueur sur les mystères de la diplomatie des basileis, car il explique leur façon de se comporter envers chaque peuple de manière à l'utiliser ou à le neutraliser au mieux des intérêts de l'empire. La portée exceptionnelle de cet ouvrage est soulignée par son au-

teur en personne, qui a grand soin d'attirer l'attention de son fils et futur successeur que les connaissances qu'il tient à lui infuser lui seront d'autant plus utiles qu'« il doit lui incomber le soin du salut du monde » (chapitre I, p. 48).

La présente édition repose sur l'étude des manuscrits et des éditions antérieures. Le texte du *De Administrando Imperio* nous a été conservé par 4 manuscrits et il avait été publié à trois reprises jusqu'à présent (en 1611, 1711 et 1840). Le résultat de leur étude par le professeur de Budapest est que le meilleur codex, le *Parisinus graecus* 2009, dérive directement de l'archétype par l'intermédiaire d'un autre-manuscrit. Le

<sup>2</sup> N. P. Mavrodinov, *Раскопки и исследования в Болгарии в последние годы*, S A, XXXIV, 1955, p. 137.

<sup>3</sup> St. Stancev, *Каталог на керамиката от некрополи до Нови Пазар*, « *Izvestia-Institut* », XX, 1955, p. 337, note 1.

<sup>4</sup> N. I. Merpert, *О геновесе салтовской культуры*, КСИИМК, XXXVI, 1951, p. 14—30.

codex en question fut copié entre 1059 et 1081 pour le César Jean Doucas, un siècle environ après la rédaction du traité par Constantin Porphyrogénète. Différentes annotations dans les marges du manuscrit apportent, outre des émendations qui valent parfois d'être prises en considération, des informations précieuses en ce qui concerne la vogue de cet écrit.

Le professeur Moravcsik a également mis à profit pour l'établissement du texte nombre de sources antiques et byzantines, car plus d'un passage de l'ouvrage de Constantin VII n'est que la compilation de fragments empruntés à la Bible, à Ésope, Artémidore, Denys le Périégète, Hérodien, Homère, Plutarque, Cédrenus, Georges le Moine et son continuateur, Léon le Grammaire, Léon le Sage, Procope, Théophane, Zonaras et maint autre. L'auteur s'est scrupuleusement astreint à indiquer tous ces rapprochements et démarquages en bas de page du texte grec, ce qui facilite considérablement l'étude de la valeur des informations que nous a transmises le Porphyrogénète. Leur liste complète est du reste reproduite en fin de volume (p. 337–341). Quant à l'appareil critique de cette édition, il se recommande par le soin avec lequel Moravcsik et son collègue anglais y ont fait figurer une multitude de conjectures dues à nombre de savants de renom ; s'ils se sont montrés plutôt conservateurs à l'égard de la tradition du manuscrit de Paris déjà mentionné, il n'en ont pas moins estimé nécessaire d'introduire dans cet appareil critique plus d'une émendation possible qui leur ont été suggérées par leur longue familiarité du texte.

La traduction anglaise de Jenkins, claire et coulante, respecte le mouvement du texte grec qu'elle suit d'aussi près que faire se pouvait. Elle est imprimée en regard du texte original. Excellent instrument de travail, la présente édition est enrichie d'un index prosopographique et géographique du *De Administrando Imperio* (p. 288–313). Y fait suite (p. 314–332) un glossaire très complet, renfermant des termes propres à ce traité, des vocables particuliers à la civilisation byzantine, des mots de l'époque post-classique et byzantine (on pourrait y ajouter τὸ ἄλλας, 42/71), des termes anciens ayant pris une acception à part dans le grec médiéval et, enfin, ceux d'origine étrangère. L'étymologie (latine, arabe, turque, hongroise, slave, etc.) de certains mots y figure le cas échéant, de même que, parfois, des renvois à certaines sources classiques ou byzantines ou encore à des travaux de l'érudition moderne. Les philologues enfin sauront gré aux éditeurs d'avoir adjoint à leur livre quelques pages de notes grammaticales (p. 333–336), dont les multiples renvois pourront servir à l'élaboration d'une grammaire historique du grec byzantin.

Le soin enfin avec lequel a été imprimé ce livre d'une correction méticuleuse fait honneur aux imprimeurs. Tout au plus y relève-t-on de très rares coquilles (lire p. 50, ligne 8 ζῶων ; p. 76, ligne 19 οὐ μόνον ; p. 174, ligne 69 ποταμός ; etc. ; on effacera la virgule devant Κώνστα p. 264, ligne 127).

Cet ouvrage de longue haleine, particulièrement utile aux études historiques et philologiques, doit être recommandé tout particulièrement aux historiens roumains soucieux de faire un peu de lumière sur la période de formation du peuple roumain. Les informations du Porphyrogénète fourmillent d'indications intéressantes sur notre passé aux chapitres concernant notamment les Petchénègues, Ouzes, Hongrois, Bulgares, Russes, Dalmates, etc. Certains passages mériteraient même une étude approfondie. Nous avons plus particulièrement en vue à ce propos un fragment du chapitre 53 (*Histoire de la forteresse de Cherson*) relatif à une révolte qui éclata en « Scythie » sous le règne d'un empereur Constantin, après la mort de son père Constans, lequel, pour mater les rebelles, fit appel aux gens de Cherson, en Crimée. Ces derniers arrivant sur le Danube qu'ils franchirent (καταλαμβάνουσι τὸν Ἰστρον ποταμὸν καὶ τοῦτο περάσαντες . . . , p. 264, lignes 133–134), livrèrent bataille aux révoltés et les mirent en fuite. Sur quoi, ils furent gratifiés par le basileus de différents privilèges, encore en vigueur du temps du Porphyrogénète. On ignore la source mise à contribution par l'impérial écrivain. A notre connaissance, ce curieux texte n'a pas encore eu les faveurs d'une étude quelconque. Il s'agit là très probablement de Constantin IV (668–685), fils de Constantin III alias Constans II (641–668), quoique, à prendre le texte au pied de la lettre, il semblerait être question de Constantin le Grand, fils de Constance Chlore. Nous y reviendrons ailleurs.

De même, l'étude des origines chrétiennes des régions septentrionales du Bas-Danube devrait peut-être faire entrer en ligne de compte tel passage relatif aux cités du bord du Dniester où l'on pouvait voir, du temps de Constantin Porphyrogénète, « des traces d'églises et des croix taillées dans de la pierre poreuse, d'où la tradition qu'ont certains que des Romains (Byzantins) y avaient au temps jadis leurs établissements » (chapitre 37, p. 168, lignes 65–67). Au lieu de la leçon Δανάπρεως (« du Dnieper ») qu'offre le texte des manuscrits, le professeur Moravcsik a accepté l'émendation Δανάστρεως (« du Dniester ») proposée par des savants russes (Westberg, Laskin, Latychev, Šachmatov). Peut-être conviendrait-il d'entendre l'évangélisation du territoire roumain et de celui de l'actuelle République Soviétique Moldave comme étant le résultat d'influences venues non seulement d'outre-Danube, mais encore des antiques cités du Dniester.

Nous nous arrêtons ici, car il ne saurait être question de relever aussi tous les passages du *De Administrando Imperio* intéressants notre propre histoire. Nous souhaitons toutefois que cette présentation du consciencieux labeur des professeurs Moravcsik et Jenkins incite les chercheurs à ouvrir ce livre plein de mérite, qui, nous n'en doutons pas, suscitera des recherches nouvelles du plus haut intérêt pour l'histoire d'un grand nombre de peuples et de nations au moyen âge.